

21. Une fermeture à l'espérance: l'avarice

Une autre attitude opposée à l'espérance dont nous devons être conscients est celle de l'avarice. Si la lamentation est souvent suscitée en nous par ce qui nous manque, l'avarice est la crainte de manquer de ce que nous avons, la crainte qui s'accroche à ce que nous possédons. Plus que la peur du manque, l'avarice est la peur de la perte. Parfois, l'avare ne craint même pas de perdre, tant il est sûr de tenir pour toujours fermement dans ses mains ce qu'il possède. C'est la folie de l'homme riche dont parle Jésus dans l'Évangile : « Il y avait un homme riche, dont le domaine avait bien rapporté. Il se demandait : "Que vais-je faire ? Car je n'ai pas de place pour mettre ma récolte." Puis il se dit : "Voici ce que je vais faire : je vais démolir mes greniers, j'en construirai de plus grands et j'y mettrai tout mon blé et tous mes biens. Alors je me dirai à moi-même : Te voilà donc avec de nombreux biens à ta disposition, pour de nombreuses années. Repose-toi, mange, bois, jouis de l'existence." Mais Dieu lui dit : "Tu es fou : cette nuit même, on va te redemander ta vie. Et ce que tu auras accumulé, qui l'aura ?" Voilà ce qui arrive à celui qui amasse pour lui-même, au lieu d'être riche en vue de Dieu. » (Lc 12,16-21)

L'avarice, c'est accumuler des trésors pour soi-même. C'est un vice solitaire qui rend de plus en plus seul, de plus en plus isolé, retranché dans les murs que l'on construit pour protéger ces faux trésors. L'avare s'isole parce que pour lui les autres sont toujours un danger pour ce qu'il possède. C'est comme si, pour lui, tout le monde était un voleur potentiel qui voudrait lui dérober ses trésors. Pour l'avare, partager, donner, c'est perdre sa sécurité, perdre ce qui remplit l'horizon de ses désirs. C'est pourquoi, pour lui, le pauvre est le danger numéro un, car le dénuement du pauvre, son besoin de biens vitaux, menace toujours les biens superflus, dont l'avare n'a pas vraiment besoin pour vivre.

Nous devons reconnaître honnêtement que chacun d'entre nous a ses propres sphères d'avarice plus ou moins étendues, ses propres granges inutilement pleines qu'il défend inutilement ; chacun d'entre nous a ses propres trésors qu'il n'est pas disposé à partager. Même les pauvres peuvent être avares les uns envers les autres. Ces trésors peuvent être des biens matériels, mais souvent aussi des biens intellectuels et même spirituels.

Comme les Apôtres et les Pères du désert et de l'Église, saint Benoît met en garde de manière très ferme et intransigeante contre ce vice. Son chapitre sur le vice d'avoir quelque chose en propre, c'est-à-dire uniquement pour soi, est aussi tranchant qu'un rasoir :

« Avant tout, il faut retrancher du monastère jusqu'à la racine ce vice de la propriété. Que personne n'ait donc la témérité de rien donner ou recevoir sans l'autorisation de l'abbé ; ni de rien posséder en propre, quoi que ce puisse être, ni livres, ni tablettes, ni feuille de papier, ni stylet pour écrire, en un mot absolument rien, puisqu'il n'est même plus licite aux moines d'avoir à leur disposition ni leur corps ni leurs volontés. Ils doivent espérer et attendre du père du monastère tout ce qui leur est nécessaire. Et personne ne pourra avoir quelque chose que l'abbé n'ait donné ou permis. » (RB 33,1-5)

C'est précisément dans ce chapitre de la Règle que saint Benoît parle d'espérance : « Ils doivent espérer du père du monastère tout ce qui leur est nécessaire » (RB 33,5). En utilisant ces termes, « espérer » et « père », la Règle éduque à vivre de façon théologique aussi le rapport avec les biens matériels, c'est-à-dire en se référant à Dieu dont l'abbé représente la paternité, en nous rappelant le Dieu qui pourvoit à tout pour nous comme il nourrit les oiseaux du ciel et habille les lys des champs (cf. Lc 12,22-30). Il est beau de noter comment, dans ce chapitre, saint Benoît nous aide à vivre notre relation avec nos besoins nécessaires en exprimant concrètement nos vœux d'obéissance, de pauvreté, de conversion monastique et de stabilité dans la communauté : « Ils doivent espérer et attendre du père du monastère tout ce qui leur est nécessaire. Et personne ne pourra avoir quelque chose que l'abbé n'ait donné ou permis. Que tout soit commun à tous, ainsi qu'il est écrit. Que personne ne dise que quelque chose lui appartient, ni n'ait la témérité de se l'approprier (cf. Ac 4,32). » (RB 33,5-6)

Les vœux ne sont pas seulement un engagement spirituel au risque de devenir abstraits. Ils doivent s'incarner dans notre vie réelle, ce qui signifie que notre appartenance au Christ doit façonner notre rapport à tout, même à nos besoins de ce qui est nécessaire comme la nourriture et le vêtement. Mais par les vœux, c'est l'espérance qui attend tout de Dieu qui s'incarne dans notre vie, dans notre chair et devient une réalité palpable pour nous-mêmes et pour les autres.

Si l'avare est l'homme renfermé sur lui-même qui perd la communion avec les autres, le pauvre qui espère tout du Père est celui qui n'a pas peur de partager ce qu'il a et ce qu'il est. Même son corps, il le reçoit de Dieu, il ne le considère donc pas seulement comme sien mais comme un cadeau qui prend tout son sens dans le don, dans le service, dans l'offrande de soi qui peut signifier, par exemple, l'offrande de sa fatigue, de sa maladie et pour certains même du martyre.

L'avarice est comme une cage qui empêche l'espérance de voler. À la suite de Jésus, saint Benoît nous propose de nous libérer de cette tendance en nous éduquant à demander à Dieu le Père notre pain quotidien et à tout recevoir de Lui par l'intermédiaire de ceux qui le représentent pour nous.

Et chacun de nous est un représentant du Père pour les pauvres qui frappent à notre porte. Il ne s'agit pas seulement d'argent ou de biens matériels, mais de tout ce qui m'est donné et dont mon prochain a besoin. Par exemple, mon temps, mon écoute, mon attention, un sourire, un service. Parfois, il nous est demandé de donner notre patience comme le Père est patient avec nous, ou notre pardon. Mais même dans tous ces cas, nous ne sommes jamais la source de ce qui nous est demandé. Nous recevons l'espérance, la connaissance dans le Christ de la bonté du Père, et alors nous sommes appelés à vivre l'espérance aussi pour les autres, à tout espérer du Père même pour ceux qui ne le connaissent pas.

C'est ce que nous lisons dans la lettre aux Hébreux : « Que votre conduite ne soit pas inspirée par l'amour de l'argent : contentez-vous de ce que vous avez, car Dieu lui-même a dit : Jamais je ne te lâcherai, jamais je ne t'abandonnerai. C'est pourquoi nous pouvons dire en toute assurance : Le Seigneur est mon secours, je n'ai rien à craindre ! Que pourrait me faire un homme ? » (Hé 13,5-6 ; cf. Dt 31,6 ; Ps 117,6)